



**PASCAL
DEMARQUOY**

**Histoire secrète
des
îles de Lérins**

Les Editions La Gauloise

Pascal DEMARQUOY

HISTOIRE SECRÈTE DES ÎLES DE
LÉRINS

Roman

Les Editions La Gauloise

Maquette de couverture INNOVISION

Crédit photos – Chiara Luongo

Tous droits réservés pour tous pays

Copyright 2023 – Les éditions La Gauloise

2474 avenue Émile Hugues, 06140 Vence

ISBN : 978-23-83530-14-5

Histoire secrète des îles de Lérins

*Premier jour de deuxième confinement...
Vingt ans aujourd'hui... Mon ange, mon ami, mon frerot,
ma douleur...*

Il ne se passe pas un seul jour sans une pensée vers toi...

*Ce soir, je reprends mon ordinateur sur les genoux,
engoncé dans ce canapé trop confortable, pour écrire une
histoire pendant cette nouvelle période désastreuse de
l'année 2020.*

*Hier, encore un attentat à Nice... Quelle ignominie...
Merci de m'accompagner dans ce parcours quelque peu
initiatique. Allonger ma prose sur ce clavier ne m'est pas
aisé même si je suis habitué à l'utiliser...*

*Mais le plus difficile sera de mettre de l'ordre dans mes
idées et de réveiller mon esprit embrumé depuis tant
d'années...*

Merci d'être là près de moi frangin...

1

Un nuage sombre passait lentement dans le ciel pourtant clair partout ailleurs. Un seul petit nuage esseulé, comme perdu dans l'immensité bleue de cet océan infini...

Je contemplais l'horizon de ma terrasse, plongé dans mes pensées. La mer semblait calme au loin, et le château de Sainte-Marguerite était enveloppé d'une vague de brume matinale qui lui conférait une aura à la fois féérique et mystérieuse.

J'habite Le Cannet, sur les hauteurs de Cannes, au troisième et dernier étage d'un immeuble sans prétention, perché au sommet de l'une des sept collines de la ville, niché au milieu d'une pinède incroyable et bâti sur une ancienne carrière de pierres.

J'avais toujours eu la sensation enivrante que je finirais tôt ou tard par habiter dans une île, doux fantasme. Pourtant, la vue de celles de Lérins à proximité immédiate de chez moi bousculait des sentiments profondément ancrés et sans cesse entretenus d'espérance vers cet aboutissement.

Je suis issu d'une famille d'ouvriers du milieu de la mine dans le nord de la France. J'ai vécu toute mon enfance dans les corons parmi ces gens simples et besogneux qui ont permis au pays de surmonter les conséquences des destructions massives

engendrées par les deux guerres mondiales. Ce peuple fier et taiseux, dur au labeur inhumain du fond des trous sombres, avait alimenté une industrie en reconstruction grâce à laquelle nous avons tous pu renaître des cendres de ce désastre.

C'est en 1947 qu'un centre de vacances fût acquis par les Houillères du Nord-Pas-de-Calais, à Mandelieu la Napoule, à quelques encablures des îles. Ce lieu emblématique dans la mémoire collective des populations minières du Nord-Pas-de-Calais était communément dénommé le "château des mineurs". La demande était si importante qu'il fallut instaurer un système de tirage au sort pour parvenir à décrocher cette villégiature, promesse de ciel bleu, de soleil, de chaleur et de détente. Je suis né près de vingt ans plus tard mais, du plus lointain de mes souvenirs, ce graal alimentait régulièrement les conversations des adultes. Ils évoquaient souvent lors des veillées ou des repas de famille cet eldorado merveilleux vers lequel les ouvriers partaient si enthousiastes et revenaient conquis, ce qui en avait forgé un mythe indélébile dans mon imagination d'enfant. Je n'ai pourtant jamais eu l'occasion d'y séjourner malheureusement et pour l'anecdote, je croyais que le « château des mineurs » était celui de la famille Clews à proximité du port de Mandelieu la Napoule. Pour moi, il n'y en avait qu'un seul dans les environs et cela ne pouvait être que celui-ci. Perdu ! J'ai découvert la réalité il y a seulement quelques mois, après quand même près de trente années passées dans la région. Le centre de vacances se situait au domaine d'Agecroft et comprenait aussi un château qui dominait la plage des mineurs et le port de la Rague à quelques centaines de mètres à vol d'oiseau... Mieux vaut tard que jamais !

J'évoque ce château pour faire un parallèle avec celui de l'île Sainte-Marguerite et les légendes qui agrémentent son existence. Ses lumières dans la nuit, que j'ai la chance de pouvoir admirer confortablement assis dans mon canapé, au travers des fenêtres vitrées de mon salon m'attirent comme un aimant depuis un an que je loge ici. Je me surprends parfois à me projeter dans ce lieu chargé d'histoire et à envier ses habitants, fussent-ils si peu nombreux. J'avais déjà eu l'occasion de m'y rendre à plusieurs reprises bien sûr. À chaque fois, cela me procurait une sensation de bien-être et de paix intérieure, et cela en dépit de la fréquentation soutenue de ce site touristique renommé de la Côte d'Azur.

Les îles de Lérins forment un groupe de cinq îles et îlots situé au large de la pointe Croisette, à un peu plus d'un kilomètre de la ville de Cannes. Cet archipel sépare le golfe Juan, à l'est qui s'étend jusqu'au cap d'Antibes très prisé des milliardaires, du golfe de La Napoule qui lui s'évase à l'ouest jusqu'à la pointe de l'aiguille à Théoule-sur-mer, au pied de l'Esterel. Ce rempart naturel domine toute la baie de Cannes en la protégeant amoureusement des assauts hivernaux glacials du Mistral. La plus grande des deux îles et la plus proche de la côte, est l'île Sainte-Marguerite, la plus éloignée est l'île Saint-Honorat. Chaque île s'accompagne d'un îlot inhabité côté est, celui de Saint-Féréol pour Saint-Honorat, et pour Sainte-Marguerite, celui de la Tradelière qui se nommait dans un passé très lointain *Trans-Léro*. Puis il fut longtemps appelé par les marins *Terra de Lhierra*, à l'origine de son nom actuel. Un rocher dénommé l'Îlot, situé à l'extrême-sud de Saint-Honorat constitue la cinquième île de l'archipel.

Je possédais un petit bateau à moteur il y a déjà quelques années, tout juste suffisant pour canoter un peu dans la baie de Cannes et seulement par temps calme qui plus est, à cause de son plat-bord trop bas sur l'eau. Que de souvenirs à naviguer sur cette mer quand elle était paisible, même si elle pouvait s'avérer dangereusement traîtresse pour les non avertis ou les imprudents. Je me souviens en particulier d'une fameuse traversée en me dirigeant vers ces îles justement. Un remous attira mon attention à la surface de l'eau. Puis, alors que je m'apprêtais à en détourner le regard pour continuer à assurer mon cap, un magnifique espadon certainement en pleine période de chasse jaillit de toute sa longueur hors de l'eau. Il mesurait presque deux mètres de long, rostre compris. Sa robe aluminium scintillait au soleil en un rayonnement majestueux. L'image de ce superbe prédateur voltigeur des airs stoppant la rythmique du temps restera à jamais gravée dans ma mémoire. Un moment suspendu... Il me procure encore des frissons d'admiration en l'évoquant près de quinze ans plus tard. Cette mer regorge de poissons et la baie de Cannes quoiqu'en disent certains détracteurs parmi les mauvais pêcheurs ou plongeurs, n'en est pas encore totalement dépourvue, même s'il faut en convenir, nos attitudes humaines irresponsables la font bien souffrir. Il suffit de s'aventurer à quelques dizaines de miles de la côte pour apercevoir les souffles bruyants de quelques baleines ou cachalots et il n'est pas rare d'apercevoir des bandes de dauphins à proximité de la côte en flânant le long du bord de mer, pour qui reste attentif aux beautés de la nature.

A défaut de moyen de navigation, il suffit de prendre un peu de hauteur en simple promeneur pour admirer ces îles à la beauté à couper le souffle. Les cannois étaient d'ailleurs tellement avides de ce panorama incroyable qu'une société eut l'idée de

réaliser un funiculaire dans le quartier de la Californie pour relier Cannes à l'observatoire de Super-Cannes. Ce fameux édifice avait d'ailleurs une histoire rocambolesque méconnue du plus grand nombre. Elle avait commencé en 1925 quand la Société immobilière de Paris et du littoral eut l'idée de construire une tour d'observation juste à côté de la gare d'arrivée d'un prochain funiculaire pour relier Cannes au sommet de la colline. Elle fût d'abord construite en bois constituée de deux plateformes rectangulaires superposées, protégées par des garde-corps en croisillons, supportées par des poteaux obliques et accessibles par un escalier extérieur. Cet observatoire était prévu d'être démoli par la suite pour construire le Grand Hôtel de Super-Cannes. La société construisit aussi un château d'eau distant d'environ cinq-cents mètres de la tour et alimentant un réseau de distribution de vingt-quatre kilomètres pour approvisionner les futures résidences du lotissement de Super-Cannes. Le projet immobilier resté en suspens ne put finalement pas aboutir à son terme. En 1953, la tour en bois fût remplacée par une sorte de pylône de forme cylindrique en béton armé sous l'inspiration du mouvement moderne de l'architecte cannois Georges Sauvan. Il était conforté par un contreventement sur quatre côtés et surmonté par une terrasse périphérique de forme polygonale, d'un lanterneau sur deux niveaux et d'une antenne. L'accès à la terrasse se faisait par un ascenseur installé à l'extérieur face à la mer offrant une magnifique vue panoramique.

Le funiculaire, long de huit-cent-cinquante mètres, fût construit en 1928, et atteignait en sept minutes le sommet situé à deux-cent-trente-trois mètres. Il fût peu à peu délaissé par les habitants dans les années 1960 et supplanté par l'automobile. Ce désintérêt croissant additionné à une usure des mâchoires de

sécurité conduira à la fin de son exploitation en 1966. Dès lors, l'observatoire et le restaurant construit en 1939 à ses pieds, finirent par être désertés, puis désaffectés en 1986. Après la tentative avortée en 1994 du projet immobilier de l'émir d'Abou Dhabi qui souhaitait y bâtir un palais de mille-deux-cents mètres carrés, le site fût totalement laissé à l'abandon. Depuis, ces deux tours, le château d'eau et l'observatoire, vestiges de temps révolus, trônaient fièrement au sommet de la colline de Super-Cannes, faisant partie du paysage cannois depuis près d'un siècle. Les infrastructures désuètes du funiculaire témoignent encore aujourd'hui de cette aventure écourtée. L'observatoire fût labellisé, le 28 novembre 2000, « Patrimoine du XX^e siècle » par la commission régionale du patrimoine et des sites de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur.

Des sentiers de l'Esterel, aux collines de Tanneron, de Super-Cannes, de la Croix des gardes ou de la Californie aux perchoirs du Cannet, de Vallauris à Antibes et son célèbre Cap, on ne se lasse pas d'observer les rivages solides de ces îles résistant vaillamment à la houle par fort vent d'est. Ce vent du large parfois puissant, s'insinuant dans les vallées derrière Cannes jusqu'à courber les pins du haut de mon nid d'aigle m'emplissait les poumons d'un air nouveau qui m'incitât un jour à prendre la navette et à répondre au chant irrésistiblement envoûtant de ces iliennes sirènes.

2

C'était un vendredi en plein mois d'octobre. Parti du quai Laubeuf à Cannes, le bateau effectua la traversée en une quinzaine de minutes puis accosta sur le ponton de Sainte-Marguerite. En attendant que la passerelle soit mise en place pour descendre, je pouvais déjà observer les restes d'une première tour de guet, la tour Sainte-Anne, sur la droite du débarcadère. Très peu de visiteurs par ce matin frisquet. L'île, très fréquentée l'été par des afflux de touristes désireux d'échapper aux plages bondées et à la recherche d'un peu de fraîcheur dans un coin paisible, l'est beaucoup moins hors saison. Quelques locaux en profitent alors pour s'y ressourcer l'espace d'une journée. En posant pied sur le chemin, je ressentis une sorte de malaise étrange comme si la terre voulait me transmettre un message, un avertissement. Un frisson glacial me parcourut l'échine malgré la douceur de l'air et j'ajustai mon écharpe autour du cou en relevant le col de mon blouson.

J'attaquai la montée des quelques marches du petit escalier en pierre qui séparait le ponton d'accostage du premier sentier de randonnée pour emprunter ce dernier par la droite en direction de

l'ouest. Au bout d'une centaine de mètres, j'étais en vue du centre de secours de l'île quand j'aperçus derrière un arbre une jeune femme en haillons, pieds nus, semblant grelotter de froid. Nos regards se croisèrent un bref instant. J'étais abasourdi par cette intrigante apparition. Je tentai de m'approcher pour lui adresser la parole mais elle se cacha brusquement derrière l'arbre, craintive. M'avançant jusqu'à sa hauteur, j'en fis le tour pour m'apercevoir avec surprise qu'elle avait totalement disparu. J'étais certes fatigué depuis quelques mois mais ce rêve éveillé me laissa pantois. Après quelques minutes, incrédule, je poursuivis mon chemin en évitant de me laisser envahir insidieusement par un trouble persistant. Je ne voulais pas gâcher ces moments de détente par des pensées parasites. La journée promettait d'être magnifique en ce havre de paix. Le soleil brillait de toute sa splendeur et perçait les manteaux drus des pins parasols en irisant de ses rayons majestueux les rares morceaux de silex affleurant le sol de ci de là. La marche aidant, en l'absence de vent, je me surpris à tomber rapidement le blouson pour l'attacher autour de mon bassin.

Une grande étendue d'eau vaseuse et salée, l'étang du Batéguier, ne laissait pas de me surprendre par son caractère sauvage, préservé et inaccessible. De nombreux oiseaux y profitent du gîte et de la nourriture. Certains canards et oiseaux migrateurs y font même périodiquement une courte halte. L'îlot central accueille une quarantaine de couples de sternes pierregarin. L'accès aux berges du lac était interdit, mais je m'accoudai à la rambarde de l'observatoire aménagé, me laissant bercer par l'atmosphère apaisante, entouré par une riche végétation naturellement adaptée à ce milieu marin. Une brume épaisse caressait le plan d'eau à la surface lissée, nourrissant

l'imaginaire d'un lac enchanté. J'écoutais, envouté, les cris divers de la faune environnante, en sécurité dans cet espace protégé à peine dérangé par ma présence. Je me souvenais y avoir emmené mes enfants il y avait une vingtaine d'années déjà. Une photo immortalisant cette visite inoubliable n'avait jamais quitté mon portefeuille depuis. Pourquoi ? Réflexe prémonitoire d'un écrivain en devenir ?

Égaré dans mes pensées, je fus soudain perturbé par une ombre mouvante devant moi qui se matérialisa en une forme d'abord floue. Puis elle devint de plus en plus nette. La... proue d'un bateau commençait à se dessiner dans le blanc laiteux du coton vaporeux. Je me frottai les yeux, croyant halluciner... Bon sang, mais que se passait-il ? Je ne distinguais pas bien, mais... cela ressemblait à... une galère romaine !! C'était absolument impossible mais fascinant à la fois... Ma vision me jouait des tours. Est-ce qu'on tournait un film ici ? Je cherchai les caméras et l'équipe de tournage autour de moi mais je ne voyais rien du tout. Je me retournai alors mais il avait subitement disparu, à ma grande stupéfaction... J'avais encore déliré, pourtant le soleil ne tapait pas si fort et j'étais resté sobre la veille au soir, aucun reliquat d'imprégnation alcoolique n'avait pu venir altérer ma perception des événements... Cette nouvelle apparition était bien trop insolite pour être réelle. Décidément, la balade se déroulait de façon inattendue et ma santé mentale commençait à sérieusement m'inquiéter...

Je me pinçai la main en fermant les yeux pour m'assurer que je ne rêvais pas. Un cri strident, inhumain et glaçant m'obligea à les rouvrir instinctivement. Cela ne pouvait pas être un oiseau ou un animal... Mais qu'était-ce donc ? Une brise inattendue se leva et balaya l'air dans un souffle démoniaque. Personne autour de

moi pour me conforter dans mes visions étranges, j'étais seul au monde. Je me persuadai alors qu'il s'agissait encore de la fatigue due à ce virus qui m'avait affecté il y avait deux mois maintenant. Sans doute la persistance des symptômes, en particulier cette sorte de brouillard mental qui m'avait empêché de travailler les après-midi les deux premières semaines et qui réapparaissait parfois contre toute attente, conférant à cette maladie son caractère potentiellement séquellaire sur le long terme.

Tremblant sur mes jambes mal assurées, je secouai la tête pour tenter d'émerger de ce mauvais rêve. Je commençais à ressentir une sorte d'angoisse sourde inexplicable poindre, mais je me ressaisis. Autour de moi, les bruits de la nature un temps interrompus se faisaient de nouveau entendre et la vie semblait reprendre son cours normal. Les sonorités rassurantes de la faune en éveil contrastaient singulièrement avec le silence pesant qui s'était brusquement abattu sur l'île au moment de ce mystérieux mirage nautique. Un petit lapin se mit à détalier presque entre mes jambes, présence tranquilisante au milieu de cette végétation luxuriante. Il m'amusait de le suivre en déambulant entre les pins d'Alep sur le chemin qui faisait le tour de l'étang. Je voulais visiter la tour du Batéguier, construite sur des ruines romaines sous François 1^{er} et restaurée par le sieur de Bellon en 1627. Malheureusement, on ne pouvait en apercevoir que le sommet. Située à l'extrémité ouest de l'île, elle était en réalité inaccessible, entièrement entourée d'une végétation épaisse interdisant toute approche. Je revins alors sur mes pas pour rejoindre le chemin.

3

Poursuivant le tour de l'étang, je dénichais un édifice assez étonnant et atypique à la pointe du Dragon, caché derrière un imposant blockhaus de la seconde guerre mondiale. Il s'agissait des vestiges très bien conservés d'un four destiné à chauffer des boulets au rouge à plus de 1000 °C en dix minutes, lesquels alimentaient les batteries positionnées aux alentours. Il en existait quatre, construits en 1794 sur ordre du général Bonaparte, un à chaque extrémité des deux îles. Je fermai les yeux un instant en essayant de m'imaginer ces serveurs de munitions qui s'activaient autour de cet équipement sophistiqué pour l'époque, sous les ordres d'un officier qui les haranguait pour soutenir la cadence d'approvisionnement des canons à proximité... Les voiles ennemies gonflées sous le vent s'approchaient de la côte, cibles privilégiées de ces armes puissantes aux gueules impatientes qui ne laissaient aucune chance à la riposte tant leur feu était destructeur... La réputation de ces fours était telle que la simple vue de leur fumée depuis un navire pouvait en dissuader le capitaine de s'approcher de l'île. C'était du moins la légende qui était propagée aux oreilles de qui voulait l'entendre pour

accentuer la qualité défensive du dispositif grâce à la crainte qu'elle ne manquait pas d'inspirer.

Alors que je rebroussais chemin, aventuré dans mon imagination débordante, un frôlement dans mon dos me ramena à la réalité de l'instant présent. Je me retournai face à... un magnifique pin parasol. Surpris, je levai les yeux en admirant au passage la beauté de cet arbre imposant quand de légers crissements me firent en contourner lentement le tronc. Contre toute attente, un petit écureuil tout brun se mit alors à grimper à toute vitesse vers la cime pour ensuite bondir de branche en branche vers les arbres proches afin d'échapper à ma vue. Je souris, cette nouvelle rencontre m'apaisa en me procurant un réconfort bienvenu. Je me sentais en symbiose avec cette nature que seule la présence de l'homme venait perturber.

Un couple avec un enfant en bas âge me rejoignit pour admirer à leur tour cette mémoire d'un autre siècle. Tandis que je commençais à m'éloigner pour leur laisser place libre, je les entendis s'ébaubir devant cette construction insolite en tentant d'expliquer dans la bonne humeur à leur garçon sa fonction et son utilité, un guide touristique à la main. Soudain, un bruit de détonation me fit sursauter. Je tentais de brider mon rythme cardiaque brusquement emballé quand la femme affolée se mit à crier très fort. Son mari commençait à tituber la main sur la poitrine déjà rougie par le sang, avant de s'effondrer lourdement sur le sol. Scotché sur place, incapable de réagir sur le moment, je sentis mon cœur s'arrêter de battre, à la limite du malaise.

Me ressaisissant, je me précipitai vers cet homme qui agonisait sous nos yeux. Mais déjà son pouls n'était plus perceptible sous mes doigts et je constatai rapidement qu'il ne respirait plus. Ses yeux s'étaient éteints pour toujours. Ne

réalisant pas très bien ce que je faisais, je saisis alors l'enfant dans mes bras et enjoignis fermement à la femme de me suivre. Elle était complètement sous le choc et je dus la bousculer en lui agrippant le poignet pour nous éloigner au plus vite. Nous nous sommes mis à courir en direction du centre de secours. J'avais le dos tourné au moment du coup de feu et je ne savais absolument pas d'où pouvait provenir le danger. Dopé par un sentiment d'urgence absolue, je les dirigeais droit devant sans trop réfléchir pour nous éloigner le plus vite possible du lieu de l'agression.

Après une bonne centaine de mètres, à bout de souffle, nous nous sommes cachés dans la végétation derrière un bosquet touffu à l'écart du passage et des regards. La femme avait l'air hagard, elle était pâle et tremblait de tous ses membres après le drame et cette course effrénée. Elle pouvait à peine parler, tentant de balbutier péniblement quelques mots de désespoir. J'avais pour ma part déjà dû affronter la mort violente à plusieurs reprises. Il y avait une vingtaine d'années, j'avais perdu un frère gendarme, victime en service d'un accident de moto sur l'autoroute, puis onze amis, deux ans plus tard dans un terrible attentat contre des personnels d'arsenaux français œuvrant sur un chantier de construction de sous-marins dans un pays lointain, le Pakistan. Être confronté à la mort est une bataille immédiate et brutale contre ses propres phobies. C'était horrible à m'avouer mais je crois qu'avoir vécu ces terribles événements m'avait permis de réagir d'instinct dans l'urgence sans trop de réactions parasites. Je saisis mon portable pour appeler les secours. Il s'était complètement éteint et refusait de se rallumer. Je l'avais pourtant mis en charge toute la nuit durant.

Après avoir profondément respiré à plusieurs reprises, j'essayai donc de parler le plus calmement possible à cette femme

choquée. Elle réussit à me donner son prénom Muriel et celui de son mari Dominique. Leur petit garçon blotti dans mes bras se prénomma Jules. Cela paraissait anodin mais j'avais au moins rétabli le contact. Son téléphone portable ne fonctionnait pas non plus. Tapis contre une vieille souche, nous ne pouvions pas être vus du sentier principal. L'endroit était calme. Trop calme... Tous les bruits de la forêt s'étaient de nouveau tus après le terrible coup de feu. Juste quelques graviers sur le sol semblaient être maintenant dérangés par quelque chose ou quelqu'un. Sidérés, nous fîmes alors silence complet. On distinguait à peine au loin un murmure saccadé qui allait en s'amplifiant et se rapprochait de nous. Le doute n'était plus permis, il s'agissait bien de pas humains. Par crainte qu'il ne révélât notre présence, je plaquai ma main sur la bouche de l'enfant qui commençait à grelotter de froid et à gémir nerveusement. Muriel était terrifiée et ses yeux exorbités traduisaient une frayeur incontrôlable. Pour être tout à fait honnête, je n'en menais pas large moi-même.

L'attente était insoutenable. L'homme vraisemblablement seul passa quasiment à notre hauteur en avançant lentement sur le sentier aménagé. Lorsqu'il nous eut dépassés, je tentai de voir entre les branchages pour savoir à qui nous avions affaire. Qui sait, peut-être s'agissait-il des secours dépêchés sur place ? Il se retourna brièvement. Je devins blême. Je n'en croyais pas mes yeux. C'était absolument impossible ! Je faisais face à ce qu'il me semblait être un grognard napoléonien. Ce ne pouvait être qu'un mauvais rêve. Les reconstitutions du débarquement de Napoléon sur la plage de Golfe Juan pour commémorer son retour de l'île d'Elbe le 1^{er} mars 1815 avaient lieu plutôt de fin février à début mars et nous étions en octobre. Les fêtes d'halloween n'étaient prévues qu'à la fin du mois. S'il s'agissait

d'un déguisement, il était parfaitement identique en tout point aux images que je conservais en mémoire de ces uniformes typiques. Les bottes surmontées de guêtres blanches, la culotte, l'habit-veste garnie d'épaulettes et son large col relevé, le bonnet caractéristique des grenadiers à pied, l'« ourson » en poil d'ours noir avec sa crinière rouge, et surtout ce fusil d'une longueur démesurée rallongée d'une baïonnette, tout y était. Et même... le canon fumait encore ! C'était donc bien notre tireur ! Paralysé par la peur, je restai parfaitement immobile. Muriel et Jules firent de même. Après quelques minutes interminables, l'homme s'éloigna enfin. Nous restâmes sans parler dans notre repaire improvisé pendant une bonne heure avant d'oser nous aventurer au dehors.

(à suivre)